Primo Levi s’entretient avec FokusIsrael.ch : « Cela s’est produit, donc cela peut se reproduire. »

À propos de la personne :

Le chimiste et écrivain italien Primo Levi est considéré, tout comme Elie Wiesel, comme l’un des principaux témoins de l’Holocauste et, à l’instar de ce dernier, il a survécu au camp de concentration d’Auschwitz. Primo Levi est né le 31 juillet 1919 à Turin au sein d’une famille juive bourgeoise et est décédé le 11 avril 1987 à la suite d’une chute dans les escaliers de son immeuble. Il s’agirait vraisemblablement d’un suicide. Primo Levi a commencé à écrire en 1947, inspiré par ses expériences à Auschwitz, qu’il a décrites dans son ouvrage le plus célèbre, « Est-ce un homme ? ». Ses ouvrages ultérieurs étaient également consacrés à l’Holocauste. Pour Primo Levi, dont les convictions étaient imprégnées d’humanité, de raison et de pensée scientifique, la mémoire constituait un devoir moral. FokusIsrael.ch s’est entretenu avec Primo Levi, à l’aide de l’IA, au sujet de son histoire et des leçons qu’il en a tirées. Pour l’époque et pour aujourd’hui.

Par Sacha Wigdorovits

Monsieur Levi, vous êtes chimiste de formation ; comment êtes-vous également devenu écrivain ?

Primo Levi : Je suis toujours resté chimiste. Je suis devenu écrivain parce qu’Auschwitz m’y a contraint. Les souvenirs d’Auschwitz me brûlaient l’âme. À Auschwitz, j’avais griffonné à la hâte des notes avec un bout de crayon sur des bouts de sacs de ciment. À mon retour, je me suis senti obligé de raconter. Sans le camp, je serais sans doute resté dans la chimie et je n’aurais rien écrit.

La chimie vous a-t-elle aidé à survivre et à écrire ?

Primo Levi : Oui, à double titre. On peut gagner sa vie grâce à la chimie, mais il est difficile de vivre de l’écriture, à moins de se tourner vers l’écriture commerciale – ce que j’ai toujours refusé. Mais la chimie m’a inculqué des habitudes intellectuelles : analyser, résoudre des problèmes ; elle m’a appris la vigilance et la raison. J’écris parce que je suis chimiste.

Y avait-il une règle générale pour survivre dans le camp ?

Primo Levi : Il n’y avait pas de règle générale, si ce n’est d’être en bonne santé à l’entrée et de connaître l’allemand. Pour le reste, c’était une question de chance. J’ai vu survivre des gens intelligents et des gens simples d’esprit, des courageux et

des lâches, des penseurs et des fous. Nous, les survivants, ne sommes pas de véritables témoins. Nous n’avons jamais touché le sol. Ceux qui ont vu le visage de la Gorgo ne sont pas revenus, ou sont revenus sans rien dire.

Son premier livre s’intitulait « Est-ce un homme ? ». Peut-on effacer l’humanité d’un être humain ?

Primo Levi : Malheureusement, oui. C’était là la véritable caractéristique du camp nazi. Il anéantissait la personnalité – non seulement celle du détenu, mais aussi celle du gardien. Tous deux la perdaient de différentes manières, mais avec le même résultat. La sensibilité s’émoussait ; la faim, le froid et les coups prenaient le pas sur le souvenir de chez soi. On devenait comme une bête de somme.

Avez-vous pardonné aux Allemands ?

Primo Levi : Je considère la haine comme bestiale et brutale. Je préfère que mes pensées et mes actes découlent, dans la mesure du possible, de la raison. Je rejette la haine collective à l’encontre de tout un peuple – ce serait du nazisme. Mais je ne pardonne à aucun coupable qui n’ait pas manifesté, par des actes et non par des mots, et sans tarder, la prise de conscience et la condamnation de ses crimes.

Les auteurs de ces faits étaient-ils des monstres ?

Primo Levi : Il y a eu et il y a encore des monstres, mais ils sont trop peu nombreux pour être vraiment dangereux. Les personnes ordinaires, les fonctionnaires, qui sont prêts à croire et à agir sans poser de questions, sont bien plus dangereux. Comme Eichmann à l’époque, comme Höss et comme tant d’autres.

Elie Wiesel m’a dit : « À Auschwitz, j’ai accusé Dieu, je ne l’ai pas renié. » Quelle est votre position vis-à-vis de Dieu après Auschwitz ?

Primo Levi : L’expérience d’Auschwitz a balayé en moi tout ce qui restait de mon éducation religieuse. Auschwitz existe, donc Dieu ne peut pas exister. Je ne trouve aucune solution à ce dilemme. Je la cherche, mais je ne la trouve pas.

Si vous niez l’existence de Dieu : qu’est-ce que cela signifie pour vous d’être juif ?

Primo Levi : Oui, Auschwitz a anéanti en moi tout vestige de foi religieuse. Mais pour moi, être juif, c’est la culture, l’histoire, la langue, la mémoire commune et le destin. Je suis davantage italien que juif, mais j’appartiens à ce peuple dispersé et

qui n’est pas ancré dans un centre unique. La foi a disparu, l’appartenance demeure.

Si vous repensez au passé : quand avez-vous pressenti pour la première fois que des temps terribles s’annonçaient pour les Juifs – non seulement en Allemagne, mais aussi chez vous, en Italie ?

Primo Levi : En Italie, ce n’est qu’en 1938, avec les lois raciales, que nous avons pris conscience de la rupture. Jusqu’alors, l’antisémitisme était faible, presque imperceptible. Soudain, nous avons été exclus de l’université, de nos professions et de la vie publique. On pensait encore qu’il ne s’agissait que de discrimination. Ce n’est que plus tard, lorsque les Allemands sont arrivés et que les trains ont commencé à rouler, que j’ai compris que cela pouvait aboutir à l’extermination. Avant cela, c’était davantage de l’incrédulité qu’un pressentiment.

Vous êtes des scientifiques : auriez-vous cru qu’une telle chose était possible ?

Primo Levi : En tant que chimiste, je croyais en l’ordre de la matière et en la force de la raison. Je considérais qu’une telle chose était impossible. Non pas parce que j’étais naïf, mais parce que cela contredit la pensée scientifique. Or, Auschwitz a démontré que l’homme peut délibérément se défaire de la raison. Il y a quelque chose d’incompréhensible, d’irrationnel, au cœur de ces événements. La science explique les atomes, mais pas cet abîme.

Qu’est-ce que cela vous a appris ?

Primo Levi : La chimie enseigne à peser, à séparer et à analyser les choses, sans préjugé. La matière n’est ni noble ni vile. Transposé à l’être humain, cela signifie qu’il ne faut pas croire et obéir sans poser de questions. La morale commence là où la raison examine l’autorité. La science sans morale devient un outil ; la morale sans science devient un sentiment. Les deux doivent aller de pair, sinon c’est l’abîme qui s’ouvre.

Y avait-il quelque chose à Auschwitz auquel vous pouviez vous raccrocher ? Pour survivre.

Primo Levi : En tant que détenus à Auschwitz, nous étions des esclaves, privés de tous nos droits, exposés à toutes sortes d’humiliations, condamnés à une mort certaine. Mais il nous restait encore un pouvoir, et nous devions le défendre de

toutes nos forces, car c’était le dernier qui nous restait : le pouvoir de refuser notre consentement.

Vous écrivez de manière très sobre sur l’inconcevable. Pourquoi ?

Primo Levi : « Les faits que je devais raconter recelaient suffisamment de force pour soutenir un style modéré. J’ai délibérément évité d’opter pour un style trop ampoulé, mais la sonorité des mots ne devait jamais prendre le pas sur le contenu. Il valait mieux laisser les choses parler d’elles-mêmes. C’est ce que j’avais déjà constaté lors de mes récits oraux. »

Pensez-vous qu’un événement tel qu’Auschwitz puisse se reproduire ?

Primo Levi : L’antisémitisme n’a pas disparu, et les persécutions raciales de masse peuvent réapparaître. Un nouveau Hitler, s’il venait à accéder au pouvoir dans n’importe quel pays et disposait des terribles armes que sont la technologie moderne et la propagande, trouverait des partisans avec une facilité ridicule. Cela s’est produit, par conséquent, cela peut se reproduire. C’est là l’essence même de ce que nous avons à dire.

Aujourd’hui, les Juifs sont à nouveau confrontés à un antisémitisme incroyable presque partout dans le monde. Cette situation est-elle comparable à celle d’autrefois ?

Primo Levi : Dans l’essentiel, c’est comparable : oui. Mais chaque époque présente ses propres caractéristiques. L’important, c’est de rester vigilant.

Dans quelle mesure les racines de la haine généralisée à l’égard de l’État d’Israël sont-elles antisémites ?

Primo Levi : La haine envers Israël revêt souvent des traits antisémites, car ses racines anciennes – religieuses, ethniques, économiques – perdurent et se réinventent. Il est permis et nécessaire de critiquer Israël. Mais diaboliser les Juifs en tant que peuple ou l’État en tant que tel est tout autre chose. Je considère que la défense d’Israël est nécessaire, mais notre soutien doit rester conditionnel. Le meilleur du judaïsme réside dans la diaspora, dans la tolérance.

Que voulez-vous dire par « le soutien à Israël doit rester conditionnel » ?

Primo Levi : Je veux dire par là que notre adhésion ne doit pas être aveugle. Un

soutien inconditionnel est néfaste. Il est bon pour le gouvernement israélien de se confronter à un soutien critique et vigilant. Le meilleur du judaïsme réside dans la diaspora : dans la tolérance et la contradiction. C’est ainsi que l’on reste fidèle.

Pourquoi le judaïsme en diaspora est-il meilleur que celui d’Israël ?

Primo Levi : Je ne pense pas que ce soit « mieux », mais que sa meilleure facette soit liée à la dispersion. Le judaïsme de la diaspora est diversifié, habitué à la contradiction et à la tolérance. Israël, en tant que centre unique, risque d’occulter cette tradition. Nous, dans la diaspora, avons pour mission de rappeler à nos amis israéliens l’importance de la tolérance. Il ne s’agit pas d’une opposition, mais d’une complémentarité.

Quel est le rôle de l’État d’Israël vis-à-vis du judaïsme ?

Primo Levi : Israël a pour mission d’offrir refuge et protection – après Auschwitz, c’est une nécessité douloureuse. Il faut le défendre. Mais il ne doit pas devenir le seul centre du judaïsme.

Mais la vie en diaspora est devenue dangereuse pour les Juifs, notamment en Europe. Y compris dans votre pays d’origine, l’Italie. N’est-il pas plus sûr pour nous, Juifs, d’émigrer en Israël ?

Primo Levi : Le danger est bien réel, l’antisémitisme ne disparaîtra pas. Mais la réponse ne doit pas être la fuite de tous les Juifs vers Israël. Ceux qui partent ont leurs raisons. Ceux qui restent ont pour mission de préserver le fil de la tolérance et de lutter contre cette haine ancestrale partout où elle se manifeste.

Ne vous lassez-vous jamais de lutter contre la haine et l’antisémitisme ?

Primo Levi : Je ne me lasse pas, car je n’ai pas le choix. La lutte contre la haine imméritée est une guerre sans fin. Le souvenir est un devoir, pas un privilège. Celui qui se tait rend service à ceux qui nient la vérité. Je ne suis pas un prophète, mais simplement un homme doté d’une bonne mémoire, qui est sorti du tourbillon et continue à poser des questions.

Note: Cette interview s’appuie sur des déclarations et des écrits de Primo Levi, qui ont été identifiés et rédigés à l’aide de l’intelligence artificielle. Dans notre série « Entretiens avec des légendes », nous nous entretenons avec des personnalités issues des milieux politiques, religieux, scientifiques et culturels qui ont joué un rôle

important pour le judaïsme et Israël. Nous souhaitons ainsi les faire connaître, ainsi que leurs idées, au public d’aujourd’hui. Ont déjà été publiées des interviews avec Theodor Herzl, fondateur du sionisme moderne, Chaim Weizmann, premier président d’Israël, David Ben-Gurion, premier Premier ministre d’Israël, la seule , Golda Meir, Anwar Sadat, le président égyptien, qui s’est rendu à Jérusalem en 1977 pour conclure la paix avec Israël, Moïse, qui a conduit le peuple juif de l’esclavage en Égypte vers la liberté, avec celui qui vécut aux XIIe et XIIIe siècles le grand savant juif Maïmonide, avec lequel ancien grand rabbin de Grande-Bretagne, Lord Jonathan Sacks,Sigmund Freud, le fondateur de la psychanalyse, Albert Einstein, le fondateur de la théorie de la relativité, Robert Oppenheimer, le « père de la bombe atomique », l’icône hollywoodienne et inventrice Hedy Lamarr, l’entrepreneuse Estée Lauder, du lauréat du prix Nobel d’économie Milton Friedman, Levi Strauss, l’inventeur du jean, et l’écrivain et lauréat du prix Nobel de la paix Elie Wiesel.

Sacha Wigdorovits est président de l’association « Fokus Israël et Moyen-Orient », qui gère le site web www.fokusisrael.ch . Il a étudié l’histoire, la philologie allemande et la psychologie sociale à l’université de Zurich et a notamment travaillé comme correspondant aux États-Unis pour la SonntagsZeitung ; il a également été rédacteur en chef du BLICK et cofondateur du journal gratuit 20minuten.